

Le bandy-carene la réveilla et déclara qu'on était arrivé ; il la descendit de voiture. Sa charité n'alla pas plus loin ; il était père de famille et trouvait déjà assez pénible de gagner la vie des siens par des temps si durs. Toutefois, par comparaison, notre pauvre Tangamal se trouva en pays de Cocagne. Dans une boutique indienne on lui donnait une banane à demi-gâtée, dans une maison un peu plus aisée quelques grains de sourou aigri. Elle passa ainsi une journée de consolation ; le soir, elle chercha un abri dans un grand *paitey*, sorte de caravansérail très primitif où campaient les bandy-carene et leurs bœufs. Pendant quelques jours, elle continua cette existence pittoresque ; mais un beau matin qu'elle errait dans les chemins bordant le village, elle rencontra une bonne femme assise sur une pierre et qui se lamentait en face d'un chien expirant.

“Qu'avez-vous, pauvre kélavie ? lui dit la petite, qui avait le cœur bon.

La vieille reconnut au timbre de la voix que c'était une enfant qui lui parlait et plus maligne qu'on le pense, elle saisit la main de la fillette et ne la lâcha plus.

“Ce qui me fait pleurer, répondit-elle, c'est que je suis aveugle. Ce chien que tu vois mourir était mon conducteur ; tous deux ensemble nous cherchions notre vie. Ces temps derniers nous avons reçu si peu, que j'ai été obligée de faire sa part petite ; J'ai senti sa marche languissante, enfin il est tombé. J'ai eu beau tirer la corde, incapable de me suivre, la pauvre bête gémissait à fendre l'âme. J'ai donc dû m'arrêter. Mes yeux ne voient pas mourir, puisqu'ils sont fermés à la lumière, mais mon oreille dit à mon cœur que sa respiration est haletante et que bientôt j'aurai perdu le compagnon de ma vie. Et toi, enfant, qui es-tu ? où vas-tu ?”

La vieille était perspicace. Dans ces temps de famine, les enfants abandonnés, errants n'étaient pas rares, elle devinait que Tangamal devait appartenir à cette catégorie. Ses derniers doutes disparurent quand notre héroïne répondit :

“Tout est mort chez moi : les mādou, mon père, ma mère. Ma grand'mère s'est noyée avec mon frère et moi je n'ai pas voulu. Un bandy-carene m'a apportée à ce village et j'y vis depuis quelques jours des fruits et du peu de sorou que la charité veut bien m'abandonner.

Très bien, dit la vieille déjà consolée, tu remplaceras mon chien.

D'o fait, pendant ce dialogue la pauvre bête avait rendu le